

Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor(en): **Rossat, Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **17 (1913)**

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-111524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

XVIII. lõ byō-l-ōjē.²³⁶)

L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwã ĩ pũer ẽn kə
fzẽ dẽ djõl, ĩ mẽtĩ kə lẽxẽ sũn-ẽn
mõrĩ d' fẽ dẽ sĩ tã lĩ.

ẽ rvẽnẽ d' lẽ fwār d' põrẽtrũ.
(sõsĩ s'ã ẽn fõl vrẽ: mẽ mĩmĩ, kə m'
l'ẽ rẽkõtẽ, ẽn-ẽtẽ xũr.) mẽ ẽ n'ẽvẽ
rã vãdũ.

ẽ vñẽ sə rpõzẽ dẽ lõ ptxũ d' lẽ
mõxnĩer, lẽvũ ẽn dyẽ k' lẽ djnãtx ẽvĩ
yõt sẽbẽ ẽ yĩ fzĩ yõ bõnã.

ẽ pũerẽ ẽ pœ ẽ s' lãmãtẽ.

2. vwãlĩ tõ dĩ kõ k'ẽ yĩ vñẽ ĩ
vẽyõ ẽn k' yĩ dyẽ:

— bõt ĩn- õjẽ dẽ tẽ djõl! tã l'
vœ dĩ vãdr.

— ĩ n'ãn-ẽ p' ẽ pœ ĩ n'ã sẽrõ
ẽtrẽpẽ!

— ẽtã ĩ põ!

l' veyõ ẽn xõtřẽ: ĩ bẽ byō-l-õjẽ
ẽbõrdẽ; ẽ l'ẽtrẽp ẽ pœ l' bõtẽ dẽ lẽ
djõl dĩ pũer mālẽyərũ, ẽn yĩ dyẽ:

— tχẽ t' ẽrẽ fãt d' ătχə, t' n'ẽrẽ
rã k'ẽ dĩr: « õjẽ byō²³⁸), fẽ tõ sẽrvĩs! »

1. Il y avait une fois un pauvre
homme qui faisait des cages, un mé-
tier qui laissait son homme mourir
de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porren-
truy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma
grand'mère, qui me l'a racontée, en
était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou
de la Môchnire, là où on disait que
les sorcières avaient leur sabbat et y
faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

2. Voici tout d'un coup qu'il y
vint un vieil homme qui lui dit:

— Mets un oiseau dans ta cage!
Tu le veux bien vendre.

— Je n'en ai pas et puis je n'en
saurais attraper!

— Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel
oiseau bleu aborda; il l'attrape et
puis le mit dans la cage du pauvre
malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quel-
que chose, tu n'auras rien qu'à dire:

²³⁶) Cet *l* épenthétique s'explique par l'analogie avec *ĩ bẽl-õjẽ* = *un bel oiseau*, d'où le patois a formé: *ĩ gro-l-õjẽ* (litt. un *gros-l-oiseau*), *ĩ ptẽ-l-õjẽ*, *ĩ byō-l-õjẽ*, etc. — ²³⁷) Près de Miécourt, il y a le *bõ d'lẽ mõtznĩer* = *le bois de la Môchenire*. — ²³⁸) Cette forme *õjẽ byō* est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. *Jean de l'Ours* N° VII, 14).

mē tχē ē t'ērē sērvī tō sō k' tō vōrē,
tō n'rēbyerē djmē d' yī dir: « sēt
ēspōtī²³⁹⁾ ī t' rmēxie! »

3. tōt-ēxtō, lō pūar ān k' ēvē fē,
dyē: « byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

xtō dī, xtō ęn tāl txērdjā fōē dvē
lū. tχē ēl ă mēdjā l' būlī, ē dyē:
« mērsī, sēt-ēspōtī! » ēprē lō rōtī: « ō!
mērsī bī, sēt-ēspōtī! » ēprē lō dēsēr:
« ō! mīl kō mērsī, sēt-ēspōtī! »

4. ēprē d'sōlī nōtr ān s' bōtē ā
rūt pō lē fwār dā dlēmō.

tχē ē fōē ērivē ē bōrñō, ē trōvē
tō lō vlēdjā sā dō dxū²⁴⁰⁾: lē djā
ritī, vētī ā dūēmwān; s'ētē ęn rūd
ēfēr!

ē dmēdē sō s'ētē krēbī²⁴¹⁾ lē
bnēsō²⁴²⁾. ęn fān yī rēpōjē s'ē n'
sēvē p' k' s'ētē lē fēt d' lē fēyā dā
mē: ²⁴³⁾ lē pū bēl dē fēyā vlē ętr

« Oiseau bleu, fais ton service! » Mais
quand il t'aura servi tout ce que tu
voudras, tu n'oublieras jamais de lui
dire: « Saint - Espontin, je te re-
mercie! »

3. Tout aussitôt, le pauvre homme
qui avait faim, dit: « Oiseau bleu,
fais ton service! »

Sitôt dit, sitôt une table chargée
fut devant lui. Quand il eut mangé
le bouilli, il dit: « Merci, Saint-Espon-
tin! » Après le rôti: « Oh! merci bien,
Saint-Espontin! » Après le dessert:
« Oh! mille (coups) fois merci, Saint-
Espontin! »

4. Après (de) cela, notre homme
se mit en route pour la foire de
Delémont.

Quand il fut arrivé à Bourrignon,
il trouva tout le village sens dessus-
dessous: les gens couraient, vêtus en
dimanche; c'était une rude affaire!

Il demanda si c'était peut-être la
fête patronale. Une femme lui ré-
pondit s'il ne savait pas que c'était
la fête de la Fille de Mai: la plus

²³⁹⁾ On chercherait en vain ce saint *Espontin* dans le calendrier; c'est un nom inventé; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — ²⁴⁰⁾ Littéralement: *sens dessous dessus*. Cette expression patoise confirme l'explication de Littré: *sens* (sā) *dessus dessous* ou *c'en* (s'ā); le mot *sans* = sē. — ²⁴¹⁾ Le mot *krēbī*, litt.: *je crois bien*, s'emploie dans le sens de *peut-être* (Cf. *Arch. VII* p. 10, N° 38). — ²⁴²⁾ Les *bnēsō* sont la *fête de dédicace*, ou bien la *fête patronale*; comme la *bénichon* fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment *gâteaux de bnēsō* ou *gâteaux de St-Martin*. — ²⁴³⁾ On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des *fêtes de mai*, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le *pitχō-mē* (*Arch. III*, p. 275 sq. — Cf. *C. Bauquier. Mois Fche-Comté*, p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de *M. W. Robert: Arch. I* p. 229, et *F. Chabloz: La Fête de Mai, Arch. II* p. 14. — Relativement à la *Fille de Mai de Bourrignon*, il a paru *Arch. II*, p. 99 sq. un article de *M. A. Daucourt*, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vēti ā byā ē pœ prōmnē ā pwēxēsyo²⁴⁴)
pē lō vlēdjə; mē ē n' trōvī piā p' īn-
ēyō k' yī ālōx; s'ā pō sōlī k' lē fān
rītī tā.

5. nōtr ān s' mūzē: « l'ōjē pōrē
yō fēr servīs. »

ēxtō ē dyē: « ōjē byō, fē tō
sērvīs! » ē vwālī k' lē fēyā dā mē
fōē pū bēl k' ēn rēn. djmē ā n'ān-
ēvē ākō vū ēn xā bī vētī dā lē piā
ā lē tēt.

tō lē djā lō rmēxyēn, ē pœ ē s'ān-
ālē.

6. mē ē s' trōpē dā txmī: ā yūā
d'ērīvē ē dlēmō, ēl-ērīvē ē fārāt²⁴⁵).

tō drwā l' djūān kōt d' fārāt
prānē fān xī djōli. mē sē djūān fān
n' trōvē p' ē s'vētī: tχē ēl-ēvē ī
kwētxlā, ēl n'ēvē p' d'ēyō; tχē ēl-
ēvē sē txās, s'ētē sō būrā k' mākē!
s'ētē ēn rūd ēfēr pē sī txētē.

7. nōtr ān s' mūzē: « ēd yō! ptē
byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

ēxtō tō ālē bī.

mē lē djūān fyēsīā fōē bī pū bēl
k' lō djūān kōt k' ētē kmā ī sūyō ā
lō d'lēā²⁴⁶).

l'byō-l-ōjē dōxē fēr ēxbī sō sērvīs
pō lō kōt, k' fōē vētī xū l' kō²⁴⁷) ā
vlō ē ā dātēl.

belle des filles voulait être vêtue en
blanc et promenée en procession par
le village; mais ils ne trouvaient
(seulement) pas un vêtement qui lui
allât; c'est pour cela que les femmes
courageaient tant.

5. Notre homme (se) pensa: « L'oi-
seau pourrait leur faire service. »

Aussitôt il dit: « Oiseau bleu, fais
ton service! » Et voici que la fille
de mai fut plus belle qu'une reine.
Jamais on n'en avait encore vu une
si bien vêtue (depuis les) des pieds
à la tête.

Tous les gens le remercièrent et
puis il s'en alla.

6. Mais il se trompa de chemin:
au lieu d'arriver à Delémont, il arriva
à Ferrette.

Tout droit le jeune comte de
Ferrette prenait femme si joli[e].
Mais sa jeune femme ne trouvait pas
à s'habiller: quand elle avait un cor-
selet, elle n'avait pas de vêtements;
quand elle avait ses bas, c'était son
justaucorps qui manquait! C'était une
rude affaire (par) dans ce château.

7. Notre homme (se) pensa: « Aide-
leur! Petit oiseau bleu, fais ton ser-
vice! » Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien
plus belle que le jeune comte qui
était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son
service pour le comte, qui fut vêtu
sur le coup en velours et en den-
telles.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex.,
les jeunes filles de Bonfol, de Dampfreux, etc. « chantant leur hymne à
Herta en passant devant la Fille de Mai », ces renseignements publiés déjà
par *Quiquerez*, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes
pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure *fumisterie*.

²⁴⁴) Le vâdais dit: *pōrsēsyo*, l'ajoulot: *pwēxēsyo* = *procession*. — ²⁴⁵)
Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura;
on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — ²⁴⁶) J'ai déjà relevé cette
expression: *au long de* = *à côté de*. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — ²⁴⁷) Remar-
quez l'expression *xū l' kō* = *sur le coup, sur le champ*.

ël ëvītēn ā lē nās nōtr ȳjlīa²⁴⁸) pō
lō rmēxyē d' sē bō sērvīs.

8. ěprē lō dēnē ě s'ā vlē ālē, tχē
lō kōt l'ērātē ě pōē yī dmēdē ě ětxtē
sōn-ȳjē. mē ě n' vlē p' lē vādr.

lō kōt yī ȳfrē tō sē bī ě tō sē
sū. ě s' bōtē ě mūzē, ě pōē ě yī dyē:

— ī vwārē; y vērē vō bēyīa mē
rēpōs ātr djō ě nō.

nōtr ȳjlīa fōē mālī; ěl ātrē dē lō
bō:

« ȳjē byō, fē tō sērvīs! »

vwālī k'ēl ā tō kōtā īn-ātr byō-
l-ȳjē. ě bōtē l'ȳjē ādjēnātī dē sō
swē²⁴⁹), ě pōē lō nō dē lē djōl, ě pōē
s'ān-ālē vā lō kōt yī dīr k'ēl ětē bī
d'ēkūā, mē k'ē yī dvē ākō bēyīa sē
fān ěvō.

9. tō pērmīa²⁵⁰) lō kōt nē vlē p';
mē ě s' mūzē:

— xtō k' t' ěrē l'ȳjē pō twā, tē
lē vōē rpār!

ě tχūddē bī dīr: « byō-l-ȳjē, fē tō
sērvīs! » mē lē fān s'ān-ālē vō l'ȳjlīa
sē sō rvīrīa.

lō kōt ē fōē xē txēgrīnē k' ě mōrē
dē lē nō.

ě rvēñēn lē dū pō ābītē lō txētē;
ël ōēn brāmā d' lē fūātxūn ě fōēn
hīñēyērū.

vwālī l'īxtwār dī byō-l-ȳjē, k'ān-
ěpāl ěxbī l'īxtwār dē l'ān k'ēvē vādū
sē fān pō īn-ȳjē.

Ils invitèrent à la noce notre *oiselier*
pour le remercier de ses bons services.

8. Après le diner, il s'en voulait
aller, quand le comte l'arrêta et (puis)
lui demanda à acheter son oiseau.
Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens
et tous ses sous. Il se mit à réflé-
chir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous
donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra
dans le bois:

« Oiseau bleu, fais ton service! »

Voici qu'il eut tout de suite un
autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (en-
sorcelé) magique dans son sein et
puis le nouveau dans la cage, et puis
s'en alla vers le comte pour lui dire
qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui
devait encore donner sa femme avec.

9. Tout d'abord le comte ne vou-
lait pas; mais il (se) pensa:

— Sitôt que tu auras l'oiseau
pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: « Oiseau bleu,
fais ton service! » Mais la femme s'en
alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il
mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habi-
ter le château; ils eurent beaucoup
de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu,
qu'on appelle aussi l'histoire de
l'homme qui avait vendu sa femme
pour un oiseau.

(M^{me} Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

²⁴⁸) Bien faire attention à ce mot l'ȳjlīa = l'oiselier, celui qui a, qui possède un oiseau; il n'est pas pris ici dans le sens de l'oiseleur = celui qui va à la chasse aux oiseaux, bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'ȳjlīa. — ²⁴⁹) C'est le mot dérivé régulièrement de *sinu* = *swē*; mais bien qu'il soit donné dans *Guélat* et *Biétry*, il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: *bēyīa l'swē ān-ān-āfē* = donner le sein à un enfant, mais bien: *bēyīa lē tχūtχā*, *bēyīa ě tāsīa* (donner à téter); ou bien alors on emploie le mot français: *bēyīa l'sein*. — ²⁵⁰) Littéralement: *tout premier* = *tout d'abord*.

XIX. lẹ fọl dỏ djă küön-txũ.

La Fôle de Jean Corne-Cul.^{a)}

(Patois de Miécourt.)

1. prẹ dĩ txệtẹ dĩ rwă s' trỗvẹ
lẹ mājỏ dĩ fẻmĩa k' ẻvẹ ẻn rỏt dĩ ảfẻ.
ả dyẹ k' ẻ n' sỏĩ p' tỏ ảlẹ dẻ ẻn bẻn
d' txẻbỏnẻ; sỏlẻ vẻ dĩr k' s'ẻtẹ ỉ
pủar ản ả lỏ dĩ tỏ²⁵¹⁾ sẻ gủardjăt ẻ
nỏĩ.

2. ỉ djỏ lỏ bủa dĩ pủar fẻmĩa
pẻsẻ lẻ bẻr dĩ lẻ pẻtủr, ẻ s'ản-ảlẻ sỏ
rpẻtẻ dẻ lỏ prẻ ả rwă.

sỉ rwă k' ẻtẹ ỉ rảnẻvả,²⁵²⁾ fzẻ ẻ
txủẻ lỏ bủa. s'ẻtẹ ẻn rủd ẻfẻr pỏ sĩ
pủar mẻnẻdjỏ: lẻ fản pủẻrẻ, lẻz-ảfẻ
pủẻrẻ; mẻ lỏ pẻr s'ẻvizẻ²⁵³⁾.

ẻl ẻkỏrtxẻ lẻ bẻt, yỉ lẻxẻ lẻ tẻt
ẻvỏ lẻz-ẻkủn, bẻyẻ ẻ mẻdjỏ lẻ txỏ
ả sẻz-ảfẻ, pẻ s'ản-ảlẻ kỏtr lẻ vẻl
vảdr sẻ pẻ.

3. ẻ pẻsẻ fẻrm ả vlẻdjỏ, sẻ trỗvẹ
ẻ lẻ vảdr.

lỏ swă vủẻ; ẻl ẻtẹ sỏl, ẻ s' kủtxẻ
dẻ ỉ bỏ, dỏ ỉ grỏ sẻpỉ.

tỏ dĩ kỏ ẻ vwảyẻ ẻn ẻẻrảs; ẻ s'
yỏv: s'ẻtẹ ẻn rỏt dĩ *voleurs* k' ẻvỉ
fẻ ỉ fủả pỏ kỏtẻ yỏ sủ, yỏt bủtỉ vủlẻ.

4. ẻ mỏtẻ xủ ỉn-ẻbr pỏ mẻ vủar.
tỏ dĩ kỏ sẻ pẻ txwảyẻ ả bẻ mwảtả
d' tỏ sĩ bủtỉ.

lẻ *voleurs* ẻpẻvủrẻ s'ả rẻtẻn ả
rảlẻ: « sảvả nỏ! s'ả l' dyẻl k' nỏ vỉ
pảr! »

ẻ lẻxẻn tỏ ẻ pẻ s'ảfủr. ỉ pẻjẻ²⁵⁴⁾
sẻ txảs, l'ảtr sẻ kỏp, ỉn-ảtr sẻ txủlăt.

1. Près du château d'un roi se
trouvait la maison d'un fermier qui
avait une bande d'enfants. On disait
qu'ils ne seraient pas tous allés dans
la benne d'un charbonnier; ça veut dire
que c'était un pauvre homme à côté
de toutes ces petites bouches à nourrir.

2. Un jour le bœuf du pauvre
fermier passa la clôture de la pâture,
et s'en alla se repaître dans le pré
(au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à)
tuer le bœuf. C'était une rude affaire
pour ce pauvre ménage: la femme
pleurait, les enfants pleuraient; mais
le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la
tête avec les cornes, donna à manger
la chair à ses enfants, puis s'en alla
contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans
trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans
un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté;
il se lève: c'était une troupe de vo-
leurs qui avaient fait du feu pour
compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour
mieux voir. Tout d'un coup sa peau
tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en cou-
rurent en criant: « Sauvons-nous!
C'est le diable qui nous vient prendre! »

Ils laissèrent tout pour s'enfuir.
Un perdait ses chausses, l'autre sa
cape, un autre ses culottes.

a) Comparez: JEGERLEHNER, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; COSQUIN, Contes pop. de Lorraine 1, 108 N° 10 et 1, 223 N° 20; G. BUNDI, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

²⁵¹⁾ Cf. ci-dessus, note 246. — ²⁵²⁾ Litt. un *rien-ne-vaut* = *vaurien*. — ²⁵³⁾ Le verbe pronominal *s'ẻvizẻ* = *s'avisẻ*, sans autre complément, a le sens de: avoir une idée, une bonne idée. Le subst. *ẻn ẻvizẻ* = *une idée*, litt. *une avisée*. Cf. Arch. V, p. 14, N° 86, note 1. *ẻ m'vỉ ẻn ẻvizẻ* = *il me vint une idée*. —

²⁵⁴⁾ Le verbe *pẻdr* qui a d'habitude les formes *ỉ pẻjẻ* (*je perdais*) et *y'ẻ pẻjủ* (*j'ai perdu*), fait *ỉ pẻjẻ*, *y'ẻ pẻjủ* dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX. 4, 5).

mê grã-mêr k' m'ê rkôṭê sêṭ-ix-twâr, dyê k'ê rîṭî êkô ãḍjdô, pîsk'ã n' lêz-ô djmê rvû.

5. djã kûen-tχũ rêmēsê tō sî bûṭî. êl êvê pyê sê băgât d' lûyô d'ûô ã s'ã râlê.

ã yũ d'î bũ, êl ãn-œ dü; sêz-ãfê ê pœ sê fân êṭî bî vêtî; êl êvî rṭî-bṭî²⁵⁵) tō lê djô.

lô rwã vñê tō djâlũ d' tē d' bî. ê yî dyê:

— k' ãs ê ḍîr, djã kûen-tχũ, k' tē mîtnê tō pyê d' sũ?

— y'ê vādũ mê pē ên bätz²⁵⁶) lô pwã. mîtnê î sœ bî, î sœ prũ rēṭx!

6. lô rwã xũ sṭî s'ãn-älê; ê fzê tō ê tχũê sê bũ, ê pœ êl' ãvîô sê vâlã pō vâdr lê pē.

êprê tχîz djô, ê rvœñên tō l'ũ êprê l'âtr sê êvwa rã vādũ. lô rwã lê fzê ê bētr kôm xmêl, x' bî k'ê y' ãn-œ ũ k' fœ tχũê tō rwã.

tō grēñ ê ã kôlêr, lô rwã s'ã vñê vã djã kûen-tχũ, ã dyê:

— êṭã t' vûer, bōgrê d' tχî d' pũ, k' î t' vœ bî mōṭrê ê t' dîx fōṭr dē djã, k' yê mîtnê tχũê î d' mê vâlã!

7. tχê ê l' vwăyên êrîvê,²⁵⁷) djã kûen'tχũ dyê ã sê fân:

— î t' vœ fōṭr ên êfēsîô; tō t' lēxrê txwã ê tō frê lê mûô²⁵⁸). tō dēvîzrê lô rēxt.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

— Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?

— J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!

6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

— Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!

7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:

— Je te veux flanquer une mor-nifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

²⁵⁵) Avoir du rṭî-bṭî (litt. du rôti-bouilli) signifie: *avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat.* — ²⁵⁶) En patois le mot batz est toujours féminin. — ²⁵⁷) Remarquer la construction: *Quand ils le virent arriver, Jean C. dit.* — ²⁵⁸) Cette façon de parler *fêr lê mûô* est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: *êl ã mûô* = *il est mort*; *stô fân ã mûô* = *cette femme est morte*. Le Vâdais dit: *êl ã mṭrî, î ã mṭrî* = *il est mort, elle est morte*. Cependant *Paniers* 126 a: *î sœ stê k'ã mṭart*. (Cf. Ms. B. 126: *î seut cele qu'à moërte*).

lỗ rwă ătrê tχê djă kŭən-tχŭ, d'ĩ
kô d' pwê, răvăxê sê făn.

— ẹ! x' mŏn-ām, tə l'ẹ tχŭê!
t'ẹ xə ẹdrwă k' mwă; ỉ vĩ d' tχŭê
ũ d' mệ vālă.

sê ră đir, djă kŭən-tχŭ s'ă vñê
păr ẹn kŏnăt, ẹ pŏe ẹl ălê vă sê făn,
ẹ yĩ kŏnê ă tχŭ. ẹl se ryŏvê tŏ
d'ĩ kô.

lỗ rwă yĩ dyê tŏ kŏtă:

— vă-mə tẹ kŏnăt.

— s' vŏ m'ă bệyĩ prŭ, ẹl ă
vŏtr!

ẹ fzên mệrtxĩ.

8. lỗ rwă, ăn-ẹrĩvê ă txetê, tχŭdê
prŭ kŏnê ă tχŭ dĩ vālă; lỗ vālă
dmŏrê mŭă, ẹ pŏe bĩ mŭă.

tχê lỗ rwă vwăyê k'ẹl ẹtê ẹvũ
rŏlê²⁵⁹) pđ djă kŭən-tχŭ, ẹ dyê ă sê
vālă d' l'ălê pâr, d' l'ẹttxĩ dẽ ỉ sê
ẹ d' l'ălê fŏtr ă l'etê.

sŏ k'ẹ fzên. tχê ẹ fŏen ẹrĩvê vă
l'etê, lẹ vālă rvănñen đir ă rwă dẽ
vnĩ vŭă kmă ẹl-lə vlĩ năyĩ.

9. ²⁶⁰) dĩ tă d'sŏli, djă kŭən-tχŭ
pŭărê dẽ sŏ sê. ỉ xĩr dẽ ẹn bẻl
kărœs²⁶¹) pēsê.

— ẹ! k'ăs k'ẹ y'ẹ? k'ăs-tə pŭăr?

— ẹ! mŏ pŭăr ăn, lỗ rwă m' vŏe
fêr ẹ năyĩ, pŏ x' k' ỉ n' sê p' yêr
ẹ pŏe ẹkrĩr!

s'etê ỉ bŏ nŏtêr dĩ vệyə tă. ẹl ỏ
pđĩă, ẹ pŏe yĩ dyê:

— ỉ m' vŏe bŏtê ă tẻ pyês; ỉ sê
yêr ỏ pŏe ẹkrĩr.

xtŏ dĩ, xtŏ fê.

Le roi entra quand Jean Corne-
Cul, d'un coup de poing, renversa sa
femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée!
Tu es [aus]si adroit que moi; je
viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul
s'en vient prendre une corne(tte), et
puis il alla vers sa femme, et lui
corna au cul. Elle se releva tout d'un
coup.

Le roi lui dit tout de suite:

— Vends-moi ta corne.

— Si vous m'en donnez assez,
elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château,
crut assez corner au cul du valet;
le valet demeura mort et puis bien
mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait
été roulé par Jean Corne-Cul, il dit
à ses valets de l'aller prendre, de
l'attacher dans un sac et de l'aller
f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent
arrivés à l'étang, les valets revinrent
dire au roi de venir voir comment
ils le voulaient noyer.

9. Pendant ce temps, Jean Corne-
Cul pleurait dans son sac. Un mon-
sieur dans un beau carrosse passa.

— Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-
ce [que] tu pleures?

— Eh! mon pauvre homme, le
roi veut me faire (à) noyer, (pour)
parce que je ne sais pas lire et puis
écrire!

C'était un bon notaire du vieux
temps. Il eut pitié et puis il dit:

— Je me veux mettre à ta place;
je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

²⁵⁹) Le mot *rŏlê* = rouler, est ici pris dans le sens familier de *tromper, duper*. — ²⁶⁰) A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de *Jean-le-Fou* (Cf. XI, § 9-12). — ²⁶¹) Le patois a conservé au mot *kărœs* le genre *féminin* qu'il eut tout d'abord en français.

djã kũen-txũ l'ētētxē dē lō sē,
mōtē ā vwātũr ē pōē s'ān-ālē d'ĩ bō
trō ā l'ōtā.

10. lō rwā ē sē vālā rērivēn. lō
nōtēr ǝ bēl-ē dir:

— ĩ sē yēr ē pōē ēkrĩr! nē m' fōt
p' dē l'āv! ĩ vō dĩ k' ĩ sē yēr ē pōē
ēkrĩr!...

ē l' txēpēn ēvā, sē sēvwā, ā pũ
fō d' l'ētā.

11. kēk tã ēprē, lō rwā s' prōmnē.
ē vwāyē lēz āfē d' djã kũen-txũ, bĩ
vētĩ, k' txētĩ, k' s'ēmũzĩ, k' yōtxĩ²⁶²).

ē yō dyē: — vō pōēt bĩ ētr xĩ
djōvyā txē vōt pēr ā mūā!

— pwā dē ǝ! dyē lō pũ grō, nōt
pēr n'ā p' mūā! ālē pēō vūā dē nōt
ētāl; ēl ētrēyō ĩ bē txvā, ē pōē k'
nōz-ē ẹn bēl kārōēs!

lō rwā fōē ēbābĩ ātē k' djālũ.

— k'ās ē dir sōsĩ?

— *ma frique*,²⁶³ k' yĩ dyē djã kũen-
txũ, txē ĩ sōē ērivē ā fō d' l'ētē, ĩ
sōē vñĩ dē ẹn bēl vēl. s'ētē lē fwār;
ān-ētētxē pōē rā. y'ē ēvũ sĩ bē txvā ē
pōē stō bēl kārōēs pōē trā bāt兹!

— bōgr, dyē lō rwā, ĩ yĩ v' ālē.
vĩ m' mwānē ā l'ētē.

12. ā pēsē pē lō txētē, ēl ēpōl dĩ
vālā; ēl ēvē āvĩō d'ā rēmwanē bēkō.

lō prēmĩō vālā sāt dē l'ētē; ē rvñē
āxītō xũ l'āv ē s' dēvwēñē²⁶⁴).

djã kũen-txũ dyē ā l'ātr d' vīt
ālē, k'ē fzē sñĩ d' l'ālē ēdĩō.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le
sac, monta en voiture et puis s'en
alla d'un bon trot à la maison.

10. Le roi et ses valets rarrivèrent.
Le notaire eut (bel à) beau dire:

— Je sais lire et puis écrire! Ne
me f...ichez pas dans l'eau! Je
vous dis que je sais lire et puis
écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir,
au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi
se promenait. Il vit les enfants de
Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chan-
taient, qui s'amusaient, qui huchaient.

Il leur dit: — Vous pouvez bien
être si joyeux quand votre père est
mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand,
notre père n'est pas mort! Allez donc
voir dans notre étable; il étrille un
beau cheval et puis que nous avons
un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

— Qu'est-ce à dire cela?

— Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-
Cul, quand je suis arrivé au fond de
l'étang, je suis venu dans une belle
ville. C'était la foire. On achetait pour
rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau
carrosse pour trois bat兹!

— Bougre, dit le roi, j'y veux
aller. Viens me mener à l'étang.

12. En passant par le château,
il appelle deux valets; il avait envie
d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang;
il revint aussitôt sur l'eau et se dé-
battait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite
aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

²⁶²) Le verbe *yōtxĩō* a deux sens: 1^o *fēr de yōtxĩō* = *crier comme la chouette, hululer*. 2^o *hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés, faire des « youlées », comme on dit en Suisse romande*. — ²⁶³) Corruption euphémique de: *ma foi!* — ²⁶⁴) Le verbe *dēvwēñē* = *se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions*. On dit aussi *dēfrāpē*, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

lõ skõ rvñě ęxbĩ xũ l'āv, fzẽ lẽ mēm mĩn.

— ę vř fā ālẽ, k' dyě djā kūen-tχũ ā rwā. ę s' n'ā sęĩ tĩrĩe tõt pẽ yõ.

lõ rwā sātẽ ddẽ. ę y' ā ākõ, d' nõ djõ.

djā kūen-tχũ s'ā rvñě ā l'õtā; ę fõ bĩņęyərũ djõk ā sę mūā. vwālĩ lẽ põt fĩ d'ĩ rwā djālũ. mẽ djā kūen-tχũ ęvẽ ęvũ d' lẽ txēs d'ęvwā ęvũ põ pwęřĩ tĩ tõ mālĩ djñẽ kə y' ęvẽ lędyẽ tõ sę mālĩstẽ²⁶⁵).

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

XX. lẹ trā pwā d'uə dĩ dyěl.

1. ĩ pũer mũniə vętxẽ dẽ l' tã d' djādĩ xũ ĩ pũer mlĩ ę vā. tχẽ ęl-ẽ sõ dõziəm āfẽ, ęn ęmĩə d' sę fān fõ māręn, ę põ prødęxẽ ā mũniə k' sõ ptẽ fyõ męryərẽ lẹ bęxāt ā rwā.

ā n' pělẽ kə d' sõlĩ dẽ lə vlędjə, xə bĩ kə l' rwā ān õęyẽ djāzẽ.

2. kõm ęl ęvẽ mętxẽ tχũər, ęl ālẽ txiə l' mũniə ę yõ dmędđ yõt ptẽ, yõ²⁶⁶) prõmęxẽ d'ān-ęvwā tχõzẽ, d' bĩ l'ęyõtxiə ę d' bĩ l'ixtrũr.

lẹ męř y bęyẽ ā pũərẽ.

xũ sõlĩ, lõ rwā lõ prēñẽ, lõ bõtẽ dẽ ęn bwęt, ę lõ txępẽ dẽ ęn ərviər. ę dũā²⁶⁷) ũr də lwẽ, lẹ bwęt fõ

Les trois cheveux d'ordudiable.^{a)} (Patois de Miécourt.)

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prėdit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouĩt parler.

2. Comme il avait męchant cęur, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'ęlever et de bien l'instruire.

La męř (y) le lui donna en pleurant.

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boĩte, et le jeta dans une rivięre.

A deux heures de loin, la boĩte

a) Comparez: J. JEGERLEHNER, Sagen aus dem Unterwallis 81 N^o 17; 133 N^o 29; Sagen und Mřrchen aus dem Oberwallis 62 N^o 79 et note.

²⁶⁵) Littęralement: *ses malicetės*. On dit aussi *lẹ mālĩs*. — ²⁶⁶) Remarquer la syllepse: il alla chez *le meunier* et *leur* promit... — ²⁶⁷) Le mot *dũ* = *duo* a la forme fęminine *dũā* (*duas*): *dũ djõ*, *dũā snęn*. Ici on ne fait pas de liaison: *dũāz-ũr*, mais on dit: *dũā ũr*.

ĕrāt²⁶⁸) ān-ĕn-ĕχĭj. lĕ sĕdyĕ²⁶⁹) prĕñĕ
lĕ bwĕt, l'ĕvrĕ ĕ pĕ ĕl ĕpĕtxĕ tĕ
kĕtā lĕ ptĕ būābā ā sĕ fān, k' fĕ
bīnĕyārūz d' l'ĕyĕtxiā.

3. bī lĕtā ĕprĕ, ĭ djĕ k'ĕ pyĕvĕ,
lĕ rwā ātrĕ txiā sĕ djā ĕ yĕ dmĕdĕ
sĕ s'ĕtĕ yĕt būāb k' sī bĕ djūān ān.

lĕ sĕdyĕ yī dyĕ k' nyā ĕ kmā k'
ĕl l'ĕvĕ trĕvĕ.

tĕ kĕtā lĕ rwā mūzĕ k' s'ĕtĕ l'āfĕ
k'ĕl ĕvĕ txĕpĕ dĕ l'ĕrvīr.

ĕ yĕ dmĕdĕ pĕ vūā s'ĕ n' vĕrĭ
p' k'ĕl ālĕx fĕr ĕn kĕmīsyō ā lĕ rĕn,
yī pĕtxĕ ĕn lātr.

4. lĕ būāb s'ān-ālĕ, mĕ ĕ s' pĕdjĕ²⁷⁰)
dĕ ĭ bĕ. tĕ d'ī kĕ, vwālī k'ĕ vwāyĕ
ĕn ptĕt txĕdĕl ā lwĕ.

ĕ s'ā vĕ kĕtr stĕ txĕdlāt. txĕ ĕl
ĕrivĕ, s'ĕtĕ ĕn kāvĕrn.

ĕ kākĕ ā lĕ pūātx: ĕn bwĕn vĕyā
fān yī ĕvrĕ, mĕ ĕl yī dyĕ:

— t' vī bī mā! t' ĕ txwā dĕ ĕn
mājō d' voleurs!²⁷¹).

— s' n'ā rā, ĭ n' sĕrĕ ālĕ pū lwĕ,
ĭ sĕ xī sĕ!²⁷²)

fut arrêtée à une écluse. Le scieur
prit la boîte, l'ouvrit, et puis il ap-
porta tout de suite le petit enfant à
sa femme, qui fut bien heureuse de
l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour
qu'il pleuvait, le roi entra chez ces
gens et leur demanda si c'était leur
enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et com-
ment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que
c'était l'enfant qu'il avait jeté dans
la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils
ne voudraient pas qu'il allât faire
une commission à la reine, lui porter
une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se
perdit dans un bois. Tout d'un coup,
voici qu'il vit une petite chandelle
au loin.

Il s'en va contre cette chandelle.
Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne
vieille femme lui ouvrit, mais elle
lui dit:

— Tu viens bien mal! Tu es
tombé dans une maison de voleurs!

— Ce n'est rien, je ne saurais
aller plus loin, je suis si fatigué!

²⁶⁸) Littéralement: *arrête*; pour ce mot, comme pour beaucoup d'autres, le patois a deux formes; l'une, l'*adjectif*: ĕrāt, gōxā, kĕt (*dmūrĕ, kĕt* = *être pris, être arrêté*) et l'autre, le *participe*: ĕrātĕ, gōxĕ, kĕtĕ. — ²⁶⁹) Le patois vâdais a le mot: *savūrĕ* = *scier*; lĕ sĕvūr = *la scie*; mais on ne dit pas l' *sĕvūrĕ*; on dit: l' *rĕsū* = le scieur. Le verbe *rĕsĭā, lĕ rĕs*, s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: *syĕ, lĕ sĭā*, mais l' *sĕdyĕ* = scieur. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — ²⁷⁰) Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ĕ s' *pĕrjĕ*. — ²⁷¹) Dans tous nos contes, on emploie le mot fr̄ *voleur* au lieu du patois lĕr (*latro*) ou lĕrō (*latronem*), pour désigner une *bande organisée, avec un chef*: nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — ²⁷²) Le latin *satulu* a donné *sĕ*, fĕm. *sĕl* = fatigué. Cette forme *sĕ*, qu'on retrouve *Pan. 3* (*i seu che sō dés daimes*), a été peu à peu remplacée par le fĕm. *sĕl* qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fôle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) *Biĕtrix* ne donne que *sĕl*, *Guĕlat* a les deux formes: *sĕ* et *sĕl*. De nos jours donc *sĕ* est vieilli et a cédé le pas à *sĕl*. (Cf. XXI, 1).

ę pœ ę s' kutxę ăn-ĩ kār²⁷³).

5. lę vŏlœr ərənĕn ę pœ s'ăgrę-
nĕn vŏ lę vęyœ k' ęvę lęxĭœ ătrę st'
ętrędjĭœ. mę tχę ęl yŏz-ęsplĭkę kŏm
ęl-ętę pŏdjũ ę k'ę pŏtxę ęn lătr ă lę
rĕn, lŏ xęf nœ dyę pũ ră.

ęl ęvrę lę lătr, ę pœ vwăyę kœ
l' rwă dyę ă lę rĕn d' lŏ fęr ę tχũę
tŏ kŏtă ę pœ d' l' ătęrę dvę k'ę
rătrœx.

tχę lŏ xęf vwăyę sŏlĭ, ęl ękryę
ęn-ătr lătr kœ dyę ă lę rĕn d' męryę
tŏ kŏtă sĭ bę djũan bũab dęvŏ sę
bęxăt. — sŏ k' fœ fę.

6. tχę lŏ rwă ęrivę, ę n' sęvę
kŏpār sŏlĭ, ę sŏ djĭdrœ nœ vlę p' l'ĩx-
trũr d' sŏ k' s'ętę pęsę.

— s'ă bŏ, dyę lŏ rwă, mĭtnę ă
n'ĩ sęrę pũ ră txędjĭœ; mę ĭ tœ dĭrę
tŏ pęrĭœ ĭ mŏ. s' tœ vœ dmŏrę ęvŏ
nŏ, tœ m'ădrę tχęrĭ lę tră pwă d'ũœ
dĭ dyę! sę sę pwă, t' n'ę p' făt dœ
rvœnĭ!

ę yĭ rępŏję: — lŏ dyęl nœ m' fę
p' ę pāvũ! ę pœ ę pętxę.

7. ęl ęrivę ăn-ęn vęl, lęvũ ęl ęyę
pęlę k'ăn-ęfrę dũ sę d' lŏyœ d'ũœ ă
stũ k' pŏrę trŏvę pŏkwă ĭ bŏne²⁷⁴)
n' bęyę pũ d' vĭ, pĭœ p' d'ăv.

ę rępŏję: — ĭ vŏ l' dĭrę ă rvœĕ.

ę vę pũ lwę; ęl ęrivę dę ęn-ătr
vęl, lęvũ ă yĭ dyŏ k'ă bęyęrę ĩn-ęn
tŏ txęrdjĭœ d'ũœ ă stũ k' pŏrę trŏvę
pŏkwă ĩn-ębr k' pŏtxę dę pām d'ũœ
n' bęyę pũ d' frũ.

Et puis il se coucha en un coin.

5. Les voleurs arrivèrent et puis
s'engrinchèrent avec la vieille qui
avait laissé entrer cet étranger. Mais
quand elle leur expliqua comme il
était perdu et qu'il portait une lettre
à la reine, le chef ne dit plus rien.

Il ouvrit la lettre et puis vit que
le roi disait à la reine de le faire
(à) tuer tout de suite et puis de l'en-
terrer (devant) avant qu'il rentrât.

Quand le chef vit cela, il écrivit
une autre lettre qui disait à la reine
de marier tout de suite ce beau jeune
homme avec sa fille. — Ce qui fut
fait.

6. Quand le roi arriva, il ne savait
comprendre cela, et son gendre ne
voulait pas l'instruire de ce qui s'était
passé.

— C'est bon, dit le roi, main-
tenant on n'y saurait plus rien chan-
ger; mais je te dirai cependant un
mot: si tu veux demeurer avec nous,
tu m'iras quérir les trois cheveux d'or
du diable! Sans ces cheveux tu n'as
pas besoin de revenir!

Il lui répondit: — Le diable ne
me fait pas (à) peur! Et puis il
partit.

7. Il arriva en une ville, où il
ouït parler qu'on offrait deux sacs
de louis d'or à celui qui pourrait
trouver pourquoi une fontaine ne
donnait plus de vin, plus même d'eau.

Il répondit: — Je vous le dirai
en revenant.

Il va plus loin; il arriva dans
une autre ville, où on lui dit qu'on
donnerait un âne tout chargé d'or à
celui qui pourrait trouver pourquoi
un arbre qui portait des pommes d'or
ne donnait plus de fruits.

²⁷³) Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423: *tot pair car et cornat.*) — ²⁷⁴)
Le *bŏnĕ* (Ajoie) et le *bŏrnĕ* (Vâdais) désigne la *fontaine*. Le mot se retrouve
dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des*
Bennelats.

ĕ yō rdyĕ: — ĭ vō l' dīrē tχĕ ĭ rpēsṛē.

ĕ s'ān-ālĕ pŭ lwē; ĕl ĕrīvĕ vā ĕn-
arvīar. lō pēsŭ yĭ dyĕ:

— tē mē n' pōrō p' dīr s'ĕ fā k'
tōt mē vīā ĭ pēsōx lē djā k' vē ān-
āfīā?

— ĭ tē l' dīrē ā rvānē, dyĕt-ĕ.

8. ĕl-ĕrīvĕ ā lē pŭatx d' l'āīā. lō
dyĕl n'ētē p' lī; ĕ n'y ĕvĕ rā k' lē
dyĕlās kē dēvĕ ētr ĕn bwēn djnātχ;
pōxkē tχĕ ĕ y ōē dī sō k'ĕ vlē, ĕl
yĭ dyĕ:

— s'ā bēkō dmēdē; mē tē m'
pyĕ, ĭ t' vōē ēdīā.

ĕl lō txēdj ā frēmī ĕ pōē lō kwātχē
dō sē krīnōlīn.

9. lō dyĕl rvānē dēxpītē²⁷⁵), ĕr-
nōdē²⁷⁶), ĕrnīflē:

— ĕ y'ĕ ātχā dā nō pē xī!

— vē pīā ā yē, k'ĕl yĭ dyĕ.

ĕl ālē, s' bōtē ĕ rōxīā ākō prŭ vīt.

tō d'ī kō ĕl fzē mīn d' tχerī sē
pŭyā: yĭ tīr ĭ pwa; ĕ rēsātē:

— k'ās-tā m' fē?

— ĭ t' prā tē pŭyā, tē vwā; mē
ĭ vōrō bī sēvwā pōkwā sī bōnē n'
bēyā pŭ nī vī nī āv.

lō dyĕl s'bōtē ĕ rīr;

— s'ĕ tχŭī lō krēpā k'ā dē lō
tχŭō, ĕl orbēyōrē dī vī.

ĕ s' rādrāmēxĕ; lē vēyā ərīrē ĭ
pwā. lō dyĕl rēlē ĭ kō k' lē fnētr
grŭlēn.

— vwā-tā, ĭ t' prā tē pŭyā; mē
k'ās-tā krē vō ĭ pāmīā kē n' pŭatx
pŭ d' pām d'ūā?

Il leur redit: — Je vous le dirai
quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva
vers une rivière. Le passeur lui dit:

— Tu ne me pourrais pas dire
s'il faut que toute ma vie je passe
les gens qui vont en enfer?

— Je te le dirai en revenant, dit-il.

8. Il arriva à la porte de l'enfer.
Le diable n'était pas là; il n'y avait
rien que la diablesse qui devait être
une bonne sorcière; parce que quand
il lui eut dit ce qu'il voulait, elle
lui dit:

— C'est beaucoup demander, mais
tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis
le cacha sous sa crinoline.

9. Le diable revint, grondant, ju-
rant, reniflant:

— Il y a quelque chose de nou-
veau par ici!

— Va seulement au lit, qu'elle
lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore
assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de
chercher ses poux: (elle) lui tire un
cheveu; il ressauta:

— Qu'est-ce (que) tu me fais?

— Je te prends tes poux, tu vois;
mais je voudrais bien savoir pour-
quoi cette fontaine ne donne plus ni
vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

— S'ils tuaient le crapaud qui
est dans le tuyau, elle redonnerait
du vin.

Il se rendormit; la vieille retira
un cheveu. Le diable cria un coup
que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux:
mais qu'est-ce que tu crois avec ce
pommier qui ne porte plus de pom-
mes d'or?

²⁷⁵) Le verbe *dēxpītē* = *tempêter, crier, gronder*. — ²⁷⁶) Quant à *ĕrnōdē*, il signifie aussi *jurer, grogner, pester à haute voix avec force jurons*.

lỗ dyēl dyē ã ryē:

— kə n' tɣũāt-ē lē rēt k' mēdj lē rēsēn! ẽ pœ mĩtñē sĩ kō lēx mō trākĩl.

10. ẽn bũsē²⁷⁷) ẽprẽ, ẽl yĩ tĩrẽ lō trājĩəm pwā. sĩ kō sĩ, ẽ yĩ fōtẽ ĩ kō d' pwē.

mē sē kōlēr fœ vĩt ũtr; lē dyēlās lō rēmyālẽ²⁷⁸) xə bĩ k'ẽl yĩ dmēdẽ sə lō pēsũ dēvẽ tōt sē vĩa dmōrẽ xũ l'āv sē djmẽ ẽtr rāpyēsĩə.

— ẽ, lē bēt! ẽ n'ẽ k'ẽ bēyĩə sē rēm ā prēmĩə k' vərẽ pō lō pēsẽ!

lē ptēt frāmĩ k'ẽvẽ tō ỹyĩ, s'mōtrẽ. tōt ā mēti, lē dyēlās yĩ bēyẽ lē trā pwā ẽ pœ yĩ dyē:

— t'ẽ bĩ ỹyĩ lē rēpōs? ẽ pœ yĩ rbēyẽ lē fĩdyũr k'ẽl ẽvẽ ẽ yĩ swētẽ txēs.

11. ẽ pœ ẽ s'ã rvōñẽ. tɣē ẽ fœ prẽ dĩ pēsũ, ẽ yĩ dyē:

— lō prēmĩə kə vərẽ, tə yĩ bēyərẽ tẽ rēm ã lē mē, ẽ pœ tə t' sāvərẽ fō dĩ lē.

ã sē dĩ lē vėl k' ẽtādĩ sō rtō pō l'ẽbr, ẽ dyē:

— tɣũt lē rēt k' mēdj lē rēsēn ẽ pœ vōt pāmĩə vœ rbēyĩə dē pām dĩ ũə.

ẽ fœn x' kōtā k'ẽ yĩ bēyēn sōn- ẽn txērdjĩə dĩ ũə.

ãfĩ ã sē dĩ lē vėl dĩ bōnẽ tẽrĩ ẽ dyē:

— tɣũt lō krēpā k'ā dē lō tɣũō, ẽ pœ vō vlē rēvwā tō kōtā dĩ vĩ.

ẽ yĩ bēyēn ẽxbĩ dĩ sē dĩ lōyə dĩ ũə, ẽ pœ ẽl ãlẽ tō djōyō vā l' txētẽ, ẽ pœ ẽl ẽrĩvẽ vā sē fãn.

Le diable dit en riant:

— Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.

10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f...icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outre) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

— Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.

11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:

— Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoit tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

²⁷⁷) C'est l'expression habituelle: ẽn bũsē (*pulsata*) ẽprẽ = *un moment après*; *pulsare* = *bũsē*, et *pulsone* = *bũsō* = *coup, bourrade, choc*. (Cf. XXI. 4).

— ²⁷⁸) Littéralement: *ramieller* (*mel* = *mĩa*) = *adoucir, apaiser en flattant*. *Guélat* a les deux formes: *ẽmĩālẽ* et *ẽmyālẽ* = *adoucir, amadouer*. *Biétrix* n'a que *ẽmyālẽ* = *amadouer, flatter*. (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

12. ẽ bẽyẽ ă rwă lẽ tră pwă d'ũă, sỏ k' rẻđjỏyẻxẻ tỏ pyẽ lỏ rwă, kỏ yỉ dyẻ: « mỏ đjỉdre! » pủ d' đỉex kỏ ă lẻ mnủt.

lỏ lădmẻ, lỏ rwă k' n'ẻtẻ đjmẻ kỏtă ẻ k' n'ăn-ẻvẻ đjmẻ prủ, yỉ đmẻđẻ lẻvủ ẻl-ẻvẻ tỏ trỏvẻ sẻ trẻzỏẻ.

— d' l'ătr să d'ẻn ỏrvỉar lẻvủ vỏ pỏt ălẻ ă păr tẻ k' vỏ vỏrẻ. vỏ đmẻđẻrẻ ă pẻsủ d' vỏ pẻsẻ l'ăv, ẻ pỏ vỏ răpyătrẻ vỏ sẻ.

kỏm đỉ, kỏm fẻ.

lỏ pẻsủ yỉ bẻyẻ sẻ rẻm, sătẻ xủ l' bỏr, ẻ đăđỏ lỏ rwă pẻs ăkỏ, pỉskỏ nyủ nỏ y'ẻ ăkỏ rẻprỉ lẻ rẻm.

12. Il donna au roi les trois cheveux d'or du diable, l'âne chargé d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort le roi qui lui dit: « Mon gendre! » plus de dix (coups) fois à la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était jamais content et qui n'en avait jamais assez, lui demanda (là) où il avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière, où vous pouvez aller en prendre tant que vous voudrez. Vous demanderez au passeur de vous passer l'eau et puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame, sauta sur le bord, et dès lors le roi passe encore, puisque personne ne lui a encore repris la rame.

(M^{me} Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXI. lỏ fỏl đỉ tỏ vẻyẻ mủnỉ d' myẻkỏ.

1. s'ẻtẻ ẻ y' ẻ bỉ lỏtă, pỉskỏ lẻ făn ălỉ ăkỏ kăzỉ tỏ ă sẻbẻ lỏ sẻmđỉ, ẻtxvălẻ xủ yỏz-ẻkủvăt²⁷⁹).

ă sỉ tă ẻ y' ẻvẻ ẻ myẻkỏ ỉ mủnỉ kỏ rbẻyẻ xủrmă pủ d' krỏxỏ²⁸⁰) kỏ d' fẻrẻn.

lẻ đjă vủnẻ sỏ d'ẻtrẻ trỏ rẻtrẻpẻ ă sỏ mủ, vủ k' s' ẻtẻ đjẻ đẻz-ănẻ d' txỉttxă²⁸¹.

nyủ n' yỉ ălẻ pủ ă mủ.

ẻ n' sỏtxẻ²⁸²) ră fẻr d'ătr kỏ d' s'ă ălẻ.

2. lẻ făn kỏ pỏyỉ đjẻ fẻr tỏt sủatx

La fôle du tout vieux meunier^{a)} de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps, puisque les femmes allaient encore presque toutes au sabbat le samedi, à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Miécourt un meunier qui redonnait sûrement plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être trop (r)attrapés dans son moulin, vu que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

a) Cf. GRIMM Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. BOLTE und G. POLIVKA, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

²⁷⁹) Le mot ordinaire est *ẻkủv* (*scopaceu*); nous avons ici le diminutif: *ẻkủvăt* (Cf. ci-dessous, § 6). — ²⁸⁰) Le *krỏxỏ* (Allem. suisse *Krüşch*) désigne le son, le résidu de la mouture du grain. — ²⁸¹) Le *txỉttxă* (assimilation de *txỉ tă*, le cher temps) = la famine, la dizette. — ²⁸²) Cette forme du passé défini *sỏtxẻ* est inusitée. On dit d'habitude: *ỉ sẻ, nỏ sẻn, vỏ sẻt, ẻ sẻn*.

d'êfêr driə lō dō d'yōz-ān, s'ātādēn
pō yī bēyīə dē *souvenirs*.

lē mērās yī bēyē ī būə, lē rsəvūz
īn-ēn; ēn-ātr ī txī, ēn-ātr ī txē, ēn-ātr
ī pū, ēn-ātr ēn bōr. lō vwālī k' s'ān-
ālē kōtr kōtxāvō.

3.²⁸³) ā lē nō ē s' trōvē ā mwātā
d'ī bō. ē vwāyē ēn mājō k' ētē bī
xūr ēbītē. lē txēdēl ā l'wāl²⁸⁴) brōlē
xū lē tāl; ē y' ēvē dī fūə, pisk'ē
vwāyē lē finēr.

ēl ālē kōtr, mē kōm ē n' vwāyē
nyū, ē s' mūzē tō kōtā k' s'ētē dē
voleurs, lē mētr d' lē mājō.

ē bōtē sō būē ā l'ētāl, sōn-ēn ā
lē grēdj, sō txī dō l'ētχūā²⁸⁵), sō txē
dō l'ētr, sō pū ēmō lō tχūē²⁸⁶), sē bōr
dē ī tχūvē d'āv k' ētē dvē lē pūətx,
ē pōē ē s' kūttxē.

4. ē s'ādrēmē x' bī k'ē n'ōyē p'
lē *voleurs* kə, xū l'ūr d' lē mīənō,
tχūdēn rātrē ē l'ōtā.

ēl ētī sēt ē pōē lō kăpītēn.

tχē ē vwāyēn k' kēkū dēvē ētr
ātrē dē yōt mājō :

— vē vūər sō k'ē y'ē txīə nō,
dyē ū ān-īn-ātr, ē pōē ē s' būstī²⁸⁷)
l'ū l'ātr.

5. s' fōē lō kăpītēn k' dōxē ātrē.
ē tχūdē ālē pār ī txērbōnā²⁸⁸) pō
āfūə sē pīpē: lō txē lō grīpē²⁸⁹) ā
lē fīdyūr.

faire toute sorte d'affaires derrière le
dos de leurs maris, s'entendirent pour
lui donner des souvenirs.

La maïresse lui donna un bœuf,
la receveuse un âne; une autre un
chien, une autre un chat, une autre
un coq, une autre un canard. Le voici
qui s'en alla contre Courchavon.

3. A la nuit, il se trouva au
milieu d'un bois. Il vit une maison
qui était, bien sûr, habitée. La (chan-
delle à l'huile) lampe brûlait sur la
table; il y avait du feu, puisqu'il
voyait la fumée.

Il alla contre, mais comme il ne
vit personne, il (se) pensa tout de
suite que c'était des voleurs, les
maîtres de la maison.

Il mit son bœuf à l'écurie, son
âne à la grange, son chien sous le
devant-huis, son chat sous l'âtre, son
coq en haut la cheminée, son canard
dans un caveau d'eau qui était devant
la porte, et puis il se coucha.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'en-
tendit pas les voleurs qui, sur l'heure
de la minuit, pensèrent rentrer à la
maison :

Ils étaient sept et puis le capitaine.

Quand ils virent que quelqu'un
devait être entré :

— Va voir ce qu'il y a chez nous,
dit un à un autre, et puis ils se
poussaient l'un l'autre.

5. Ce fut le capitaine qui dut entrer.
Il crut aller prendre une braise pour
allumer sa pipée: le chat le griffa à
la figure.

²⁸³) Ce récit reproduit dès ce moment la *Fôle du Vieux Cheval* (X, 5 à 7).

— ²⁸⁴) Remarquer cette vieille expression si originale: la *chandelle à l'huile*
= la lampe. — ²⁸⁵) L'ētχūā ou l'ōtχūā est le mot ajoulot pour désigner le
devant-huis; le Vâdais dit: l'dvē-l'ō. (*Arch. III*, p. 4, note 5). — ²⁸⁶) Le
tχūē ou tūē désigne la *cheminée* (Cf. le vieux frç. *tuel*.) — ²⁸⁷) Cf. note 277
ci-dessus. — ²⁸⁸) Cf. *Fôle II*, note 16, ci-dessus. — ²⁸⁹) Le verbe *grīpē* ou
grēpē = *griffer*; le subst. = lē *grīp* ou lē *grēp*. Pour le chat on dit plutôt:
lēz-ōyāt dī txē (*ongle + dim*).

ẽ rǎvwētẽ ẽmō lǒ tχũẽ: lǒ pũ yĩ
tχyẽ xũ ĩn-œyø.

ẽ s'ǎfũẽ ǎ l'êtǎl, lǐvũ lǒ bũǎ lǒ
bǒkẽ ẽ pœ lǒ tũlẽ ǎ lǐ grǐdj, lǐvũ
l'ẽn lǒ rũẽ dǎ rvĩ dǎ rvẽ.

ǎ pēsẽ dō l'êtχũǎ, lǒ tχĩ lǒ mǒrjẽ
ẽ yĩ dǐxĩrẽ tǒ sẽ tχũlǎt.

ẽ s' tχũdẽ vnĩ lǐvẽ dẽ lǒ tχũvẽ:
lǐ bǒr ẽxǐpẽ²⁹⁰) ĩ kō ẽvō sǐz-ǎl.

6. ẽ s' sǎvẽ ẽ pœ ǎlẽ đĩr ẽz-ǎtr:

— ǎlẽ yĩ ǎ sĩ sǐbẽ! y'ẽ tχũdĩø
pār ĩ tχǐrbǒnǎ: ẽ y' ǎn-ẽ ũ k' m'ẽ
fǒtũ dẽ kō d' tĩr-brẽz.

y'ẽ rǎvwētĩø ẽmō lǒ tχũẽ: ẽ y'
ǎn-ẽ ũ k' m'ẽ fǒtũ ẽn pǎlrẽ d' mǒtxĩø
xũ ĩn-œyø.

ǎ l'êtǎl ĩn-ǎtr ẽ ẽkmǎsĩø d' mǎ
rvǒdr.

ǎ lǐ grǐdj ẽ y' ǎn-ẽ ĩn-ǎtr kǎ m'
fǒtẽ dẽ kō d' mǐdj d'ẽkũv.

dō l'êtχũǎ, ĩn-ǎtr m'ẽ tǒ dǐvũǎrẽ.

y'ẽ tχũdĩø m' lǐvẽ dẽ lǒ tχũvẽ
d'ǎv: ẽ y' ẽvẽ ẽn dǒb k' ẽbrǎyẽ²⁹¹)
pẽ ddẽ; ẽl m'ẽ tǒ mǒyĩø... ǎlẽ yĩ
vũǎr; mwǎ ĩ n'yĩ vẽ pũ!

7. ẽ s'ǎn-ǎlẽn tǒ lǐ rǒt dẽ ĩn-ǎtr
bō pǒ yĩ dmǒrẽ.

7. ẽ pœ vwǎlĩ kmǎ lǒ mũnĩø d'
myǐkǒ fœ mǐtr dẽ lǐ mǎjō dẽ voleurs,
pǒ lǐ pũ grōs djōǎ dẽ fǎn đĩ sǐbẽ.

Il regarda en haut la cheminée:
le coq lui chia sur un œil.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le
bœuf le cossa et puis le lança (en)
dans la grange, où l'âne le rua *de*
revient de reva.

En passant sous le devant-huis,
le chien le mordit et lui déchira toutes
ces culottes.

Il se crut venir laver dans le cu-
veau: le canard éclaboussa un coup
avec ces ailes.

6. Il se sauva et puis il alla dire
aux autres:

— Allez-y en ce sabbat! J'ai
pensé prendre une braise: il y en a
un qui m'a foutu des coups de tire-
braise.

J'ai regardé en haut la cheminée:
il y en a un qui m'a foutu une pel-
letée de mortier sur un œil.

A l'écurie, un autre a commencé
de me rouler.

Dans la grange, il y en a un autre
qui me f... icha des coups de manche
à balai.

Sous le devant-huis, un autre m'a
tout dévoré.

J'ai cru me laver dans le cu-
veau d'eau: il y avait une folle qui
faisait la lessive par dedans; elle m'a
tout mouillé... Allez-y voir; moi je
n'y vais plus!

7. Ils s'en allèrent toute la troupe
dans un autre bois pour y demeurer.

Et puis voilà comment le meunier
de Miécourt fut maître dans la maison
des voleurs, pour la plus grande joie
des femmes du sabbat.

²⁹⁰) Cf. ci-dessus note 61. — ²⁹¹) Le mot ẽbrǎyĩø ou ẽbrwǎyĩø = *laver*
(en frottant vigoureusement) *le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive*.
Après cela, le linge est ẽtxǐpẽ à la rivière, *rincé à grande eau et battu sur*
la planche appelée ẽtxǐpũr. (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc
les opérations de la lessive: d'abord on ǎtχũv lǐ bũǎ = *on encuve la lessive*;
puis le linge est kũlẽ = *coulé*, puis ẽbrǎyĩø, enfin ẽtxǐpẽ.

ã dĩ mēm k' tở sê djnāt x ăĩ tở
lệ sēmđĩ fêr yō bỗnă txiă lỏ ptễ
mũnĩ

On dit même que toutes ces sor-
cières allaient tous les samedis faire
leurs beignets chez le petit meunier

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fỏl dẻ trā flũz²⁹², ỏ bĩ
d' lẻ txếs.

Fôle des trois fileuses, ou bien
de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. s'ẻtẻ dẻ lỏ tã lẻvũ lẻ rẻn fẻzĩ
yỏ mẻnẻđjẻ ẻ flĩ lỏ rẻst dĩ tã ả kār²⁹³)
dẻ l'ẻtr.

1. C'était dans les temps où les
reĩnes faisaient leurs ménages et fi-
laient le reste du temps au coin del'âtre.

ẻ y' ẫn-ẻvẻ ẻn k'ẻtẻ, kỏm lỏ dyẻ
mẻ mĩmĩ, ỉ pỏ pảrảjũz. ẻl flẻ bĩ lẻ
kỏrả²⁹⁴); mẻ lẻz-ẻtỏp, sỏlĩ n' yỉ ẫlẻ
p' dĩ tỏ. ẻl lẻ fzẻ ẻ rẻđửũ pẻ sẻ sẻr-
vẫt dẻ ỉ grỏ dyẻnẻ lẻvũ lỏ rwẫ n'ẫlẻ
djmẻ. ẫ lẻ mũa dĩ rwẫ, lỏ dyẻnẻ
ẻtẻ tỏ pyẻ.

Il y en avait une qui était, comme
le disait ma grand'mère, un peu pares-
seuse. Elle filait bien (les) la filasse;
mais les étoupes, cela ne lui allait pas
du tout. Elle les faisait (à réduire) ser-
rer par ses servantes dans un grand
grenier où le roi n'allait jamais. A la
mort du roi, le grenier était tout plein.

2. ỉ bẻ đjỏ ẻl dyẻ ẫ sỏ bũab k'
ẻtẻ dẻ l'ẻđjẻ dẻ s' mẻryẻ: « sẻ-tẻ bĩ?
lẻ đjủn bẻxẫt kỏ fẻlrẻ tỏ sẻz-ẻtỏp
srẻ tẻ fẫn, pỏ ẻtr ả mwẻ bĩ xữ k'
t'ẻx ẻn bwẻn fẫn d' mẻnẻđjẻ, ẻn
bwẻn ỏvrẻr. » ẻ fẻ bĩ kỏtẫ.

2. Un beau jour, elle dit à son
fils qui était dans l'âge de se marier:
« Sais-tu bien? La jeune fille qui
filera toutes ces étoupes sera ta femme,
pour être au moins sûr que tu aies
une bonne femme de ménage, une
bonne ouvrière. » Il fut bien content.

3. ẻ y' ẻvẻ ẻn vẫv²⁹⁵) k' ẻvẻ dũa
bẻxẫt: ẻn k' n'ẻtẻ p' bẻl, mẻ bwẻn
ỏvrẻr, kỏ n' sỏ yỏvẻ p' fỏ d' sẻ flẫt,
dĩ tã k' l'ảtr ẻtẻ ẻn bẻl bẻxẫt, mẻ
brẫmẫ pảrảjũz ẻ pỏ kủryỏz; ẻl nỏ
sẻvẻ đửũ ẫ lẻ flẫt ỉ ptẻ kār d'ửr sẻ
rẻtẻ ẫ lẻ fnẻtr pỏ vửr sỏ kỏ s' pẻsẻ
txủ lẻ txmĩ.

3. Il y avait une veuve qui avait
deux filles: une qui n'était pas belle,
mais bonne ouvrière, qui ne se levait
pas (loin) de son rouet, (du temps
que) pendant que l'autre était une
belle fille, mais très paresseuse et
puis curieuse; elle ne savait (durer)
rester au rouet un petit quart d'heure
sans courir à la fenêtre pour voir ce
qui se passait sur les chemins.

²⁹²) Cf. le Conte de GRIMM Nr. 14: *Die drei Spinnerinnen*; J. BOLTE u.
G. POLIVKA 1, 109 ff. — ²⁹³) Ce mot *kār*, que j'ai déjà relevé *Arch. IX*, p. 20,
note 142 (*Paniers*) est encore employé de nos jours: *ỉ kār* ou *ỉ kảrả* et dé-
signe un *coin*, un *angle*, un *réduit*. — ²⁹⁴) Le mot *lẻ kỏrả* désigne la filasse
de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La *twẫl*
d' kỏrả était renommée dans le temps. — ²⁹⁵) La *vẫv* (*vidua*) = la *veuve*;
pour le *veuf*, le patois dit *ỉ vẫvrẻ*. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

ël dyë ã sê mēr k'ël sə vlē ãlē
smōdr²⁹⁶) ã lē rēn pō flē sēz-ētōp.

lē mēr dyë ã l'ātr : « vë ęxbĩ; tə
srō bĩ mwāyūə k' tē sōer kə n' tĩ p'
ã sē flāt. »

4. ę pētẏēn ā pwē dĩ djō. lē mēr
yō swētē bwēn txēs.

lē rēn prāñē lē pũ bēl; ęl yĩ pyējē
mōē k' l'ātr.

ël lē mnē dē lə dyənīə lēvũ ę y'
ęvē ĩ mōsē də flāt lēvũ ęl pōyē
txwāzĩ stē k' yĩ ādrē lō mōē.

ā bū dĩ djō, ęl nə flē dyēr; lō
dūzīəm nō pũ; lō trājīəm, ęl sə bōtē
ę pũārē, ę pōē ęl dēxādē²⁹⁷) ān-ęn
fnētr pō vūə d' kē sã ētē l'ōtā : ęl
djābyē²⁹⁸) d' sə sāvē.

5. tō dĩ kō, ęl vwāyē vnĩ trā fān
k' yĩ fzĩ dē sīn dā lwē. ęl yĩ dmōdēn
sō k' ęl pũārē; ęl yō dyē.

ęn d' sē fān ęvē dĩ rūdjə pwā, ę
pōē ęn lēvr pũ grōs k'ęn ęl²⁹⁹) də
tōtxē, k' yĩ pādē txũ l' mōtō.

l'ātr ētē blōdāt, ęvō ĩ pũəs xĩ
lērdjə k'ęn pāl də fwē.

l'ātr ētē nwārāt, ęvō ĩ pīə xĩ grō
k'ĩ dō d'ętxēpūər³⁰⁰)

6. ęl lē trōvē pōēt; ę yĩ fzĩ kāzĩ
ę pāvũ. mē tẏē ę yĩ ęn dĩ k' ęl ētĩ
dē flūz, ęl lē fzē ę ātrē, lē mnē ā

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait
aller offrir à la reine pour filer ses
étoupes.

La mère dit à l'autre : « Va aussi ;
tu serais bien meilleure que ta sœur,
qui ne tient pas à son rouet. »

4. Elles partirent au point du jour.
La mère leur souhaita bonne chance.

La reine prit là plus belle ; elle
lui plaisait mieux que l'autre.

Elle la mena dans le grenier où
il y avait un monceau de rouets où
elle pouvait choisir celui qui lui irait
le mieux.

Au bout du jour, elle ne fila guère ;
le deuxième non plus ; le troisième
elle se mit à pleurer, et puis elle
descendit à une fenêtre pour voir de
quel côté était [la] sa maison : elle
projetait de se sauver.

5. Tout d'un coup elle vit venir
trois femmes qui lui faisaient des
signes de loin. Elles lui demandèrent
ce qu'elle pleurait ; elle (le) leur dit.

Une de ces femmes avait les
cheveux rouges, et puis une lèvre
plus grosse qu'un rebord de gâteau,
qui lui pendait sur le menton.

L'autre était blonde(tte), avec un
pouce si large qu'une pelle de four.

L'autre était noire(tte), avec un
pied plus large qu'un dos de planche
à battre le linge.

6. Elle les trouvait vilaines ; elles
lui faisaient presque peur ; mais quand
elles lui eurent dit qu'elles étaient

²⁹⁶) Le verbe *smōdr* (*submonere*), (part. passé : *smōjũ*), n'a pas le sens du vx. frç. *semondre*, mais signifie : *offrir*. — ²⁹⁷) Elle *descendit* à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des *tāglō* = *des lucarnes* auxquelles elle ne pouvait atteindre. — ²⁹⁸) *djābyē* = *décider, projeter, délibérer*. *Pan.* 229 l'emploie dans le sens d'*inventer*. (Cf. *Arch.* VI, N° 130, p. 19, note 1). — ²⁹⁹) Le mot *ęl*, s. f. = litt. *ourle*, un *ourlet* ; ici le *bord* extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet ; ce que le Vaudois appelle le *revon*. — ³⁰⁰) *L'ętxēpūər* = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.

dyənīə, ləvũ ɛl ɛkmāsən ɛ dōyīə ³⁰¹⁾
ā trəvəyə.

ā bū d' ɔt djɔ, tɔ ləz-ɛtɔp fœn
flə ʔn-ĩ pũ bə flə k'ʔn-œx pɔyũ vūər.

7. ɛl ɛvə ĩ pō pāvũ pō lə vūər
pɛtxĩ pɔx k'ɛl n'ɛvə rā pō lə pɛyīə;
mē ɛ yĩ dyən k'ɛl n'ɛvə p' fāt d' yō
rā bɛyīə pō yɔt pwən, k'ɛl nə dɛvə
p' rəbyə d' ləz ɛvītə ā sɛ nās, s'ɛl
nə vlə p' pīadr sɛ txēs.

ɛl yō prɔmɛxɛ bĩ, ɛ pœ ɛ pɛ-
txən fɔ.

8. ɛl ʔlɛ lɔ lādmē vā lə rən pō
yĩ dīr k' ləz-ɛtɔp ɛtĩ flə. lə rən nə
lɔ vələ p' krər. ɛl tχūdɛ k'ɛl ʔx
fāyũ ā mwē vət-ā pō flə tɔ sɛz-ɛtɔp

stə k' fœ ɛbābĩ, s' fœ lə.

mē tɔ d' mēm, ɛl yĩ dyə k' lə
nās sə frĩ ā pũ tɔ.

ɛl lə mnə vā sō būəb, k' fœ
bĩnɛyərũ d' lə vūər xĩ bɛl, ɛ pœ k'
n'ā rvəñɛ p' dī bə flə k'ɛl fəzɛ.

9. tχɛ s' fœ ɛrīvɛ k'ɛ vlĩ fər lə
nās, lə djũən bɛxāt dmədɛ ā djũən
rwā d'ɛvītə trā tχüzən k'ɛl ɛvə.

ɛ fœ bĩ d'ɛkūə.

ɛdɔ pō l'djɔ dɛ nās, ɛl ɛrīvən lə
trā dɛ dɛ bɛl kārœs tɔ ryũɛ d'ūə, ɛ
pœ bĩ vɛtĩ, bĩ txāsīə.

mē tχɛ lɔ djũən rwā lə vwāyɛ,
ɛ dyə ā sɛ djũən fān: « x' mōn-ām,
tɛ pɛrāt n' sō p' bɛl! ɛ pœ k'ās ɛ

des fileuses, elle les fit (à) entrer,
les mena au grenier où elles commen-
cèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les
étoupes furent filées en (un) le plus
beau fil qu'on eût pu voir.

7. Elle avait un peu peur pour
les voir partir, parce qu'elle n'avait
rien pour les payer; mais elles lui
dirent qu'elle n'avait pas besoin de
leur rien donner pour leur peine,
qu'elle ne devait pas oublier de les
inviter à ses noces, si elle ne voulait
pas perdre sa chance.

Elle [le] leur promit bien, et puis
elles partirent loin.

8. Elle alla le lendemain vers la
reine pour lui dire que les étoupes
étaient filées. La reine ne le voulut
pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu
au moins vingt ans pour filer toutes
ces étoupes.

Celle qui fut étonnée, ce fut
elle.

Mais tout de même, elle lui dit
que les noces se feraient au plus
tôt.

Elle la mena vers son fils qui fut
bien heureux de la voir si belle, et
puis qui n'en revenait pas du beau
fil qu'elle faisait.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils vou-
laient faire les noces, la jeune fille
demanda au jeune roi d'inviter trois
cousines qu'elle avait.

Il fut bien d'accord.

Donc le jour des noces, elles arri-
vèrent les trois dans de beaux car-
rosses tout brillants d'or, et puis bien
vêtues, bien chaussées.

Mais quand le jeune roi les vit,
il dit à la jeune femme: « Sur mon
âme, tes parentes ne sont pas belles!

³⁰¹⁾ Le mot *dōyīə* = *battre, frapper*. Cf. *Pan. Ms. A.* vers 430: ɛ vɔ
dōyā stə dɛm. — Ici *dōyīə ā trəvəyə* = litt.: *battre au travail*, c. à d. *abattre
de la besogne*.

dir k'ê sê lê trā xī mā gūnê? ³⁰²⁾

— dmēdā-yō, dyê lê djūn fān.

ê yō dmēdê.

10. stê k'êvê lê grōs lêvr yī dyê
k' s'êtê tē k'êl êvê mōyīa lõ flê ã flê.

stê k'êvê lõ lērdjā pūas yī dyê
k' s'êtê tē k'êl êvê tōa ³⁰³⁾ lõ flê ã flê.

stê k' êvê ī pīa kōm ī dō d'êtxê-
pūar yī dyê k' s'êtê tē êl êvê fê alê
lê rūa d' lê flāt ã flê.

tχê êl-ôyê sōlī, ê vñê xī trēbī k'ê
dēfādê ã sê djūn fān dā n' pū flê
djimê, pōx k'êl ô pāvū k'ê vñêx dīx
pōet kmā sê trā tχūzēn; ê pōe s'ā
dā sōlī k' lê rēn n' flā pū.

mê mīmī k'êtê ã stō nās pō fēr
lō byā tōtxê ³⁰⁴⁾ s'ī êmūzê bī.

tχê ê n'œn pū fāt dā lê, ê lê bōtēn
txū lê pāl dī fwê, lê tūlēn djēk sī ê
myêkō, lēvū êl s'ā êdjōkī ³⁰⁵⁾.

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont
les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune
femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse lèvre
lui dit que c'était tant qu'elle avait
mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui
dit que c'était tant qu'elle avait tordu
le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un
dos de planche à battre le linge lui
dit que c'était tant elle avait fait aller
la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vint
si épouvanté qu'il défendit à la jeune
femme de ne plus filer jamais, parce
qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vint
(ain)si vilaine (comme) que ses trois
cousines; et puis c'est depuis cela
que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette
noce pour faire les gâteaux de fête
s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin
d'elle, ils la mirent sur la pelle du
four, la lançèrent jusqu'ici à Miécourt
où elle s'est perchée.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

³⁰²⁾ Un *gūnê* est un *jupon*; *êtr mā gūnê* signifie d'abord *être mal enjuponné, mal vêtu, mal attifé*; puis, comme ici, *mal arrangé physiquement, par suite de défauts corporels trop apparents*. Il ne peut évidemment pas s'agir de *vêtements*, puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont « *bien vêtues, bien chaussées*. » — ³⁰³⁾ On a les deux formes du part. passé: *tōa* et *tōrjū*, de l'infinitif *tōadr* (Cf. *mōadr*, part. passé: *mōa* et *mōrjū*. *Arch. III*, p. 267, note 3).

³⁰⁴⁾ Les *byā tōtxê* ou *twētxê*, litt.: *les blancs gâteaux*, sont ceux qu'on fait de *fine fleur de farine* à l'occasion des fêtes. Les *tōtxê* sont en général recouverts de *frēyūr* = *œufs battus mêlés de crème*. Les gâteaux de St-Martin sont des *byā tōtxê* (*torca* + *ellu*). — ³⁰⁵⁾ Le verbe *s'êdjōkī* = *se percher comme les oiseaux, les poules*. Ex.: *nō djrēn sō êdjōkī*; *l' pū s'ā êdjōkī xū st'êbr* (Cf. le patois vaudois: *être à dzō*, même sens.). — C'est ainsi qu'on terminait cette fôle quand on la racontait à une noce.

XXIII. lē vwāyēdjū də ptēt rēs³⁰⁶).

1. ī bē djō lō pū txiā l' mēr ę pōē lē djārēn txiā l' xēvīā³⁰⁷) s'ān-ālēn drīā lō krā mēdjīā dē nūx.

txē ęl-ōēn bī mēdjīā, lē djārēn dyē ā pū: « y'ēmro bī m'ān-ālē ā kārēs!

— ętā, dyē lō pū, ī m'ā vē ā fēr ęn ęvō nō krōtx³⁰⁸) dē nūx. »

txē ęl fē prāt, lē djārēn mōtē dē ę pōē dyē ā pū d' fēr lō txvā.

— mwā, ętr lō txvā! mwā, lō pū dī mēr! tē rbōl!³⁰⁹) ā dē nyā! ī vōē bī ętr cocher, mē p' lō txvā!

2. vwāsī k' lē bōr dī mūnīā sō prōmnē pē lī, ę pōē ę s' mōkē d'yō.

mē lō pū l'emyālē tē k'ęl sō lēxē ābōrlē; ę pōē ęprē lō pū lē lāsē ā gālō.

txē ę fōēn ā lērdjā, ę trōvęn ęn ędyōyā ę pōē ęn ępīdyā k' yō dmēdēn ę mōtē.

lē djārēn dyē ā pū: « prā lē, s'ā dē xī mēgrā djā! »

3. vwāsī k' lē nō vñē, ę pōē ęprē k'ęl ęēn bī rītē, ęl ęrīvęn dē ī kābārē.

lō kābārtiā, k' ętē īn-ōrdyōyū, nō lē vlē p' kūtxiā.

lō pū y prōmēxē l'ūā d' lē djārēn, ę pōē lē bōr k' y ā frē ũ tō lē djō.

Les voyageurs de petite race.
(Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire et puis la poule chez le sacristain s'en allèrent derrière le Crêt manger des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la poule dit au coq: « J'aimerais bien m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en vais en faire un avec nos coquilles de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta dedans et puis dit au coq de faire le cheval:

— Moi, être le cheval! Moi, le coq du maire! Tu perds la tête! Ah! parbleu non! Je veux bien être cocher, mais pas le cheval!

2. Voici que le canard du meunier se promenait par là, et puis il se moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se laissa atteler; et puis après le coq le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils trouvèrent une aiguille et puis une épingle qui leur demandèrent à monter.

La poule dit au coq: « Prends-les, c'est des si maigres gens! »

3. Voici que la nuit vint, et puis après qu'ils eurent bien couru, ils arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueilleux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule, et puis le canard qui lui en ferait un tous les jours.

³⁰⁶) Cf. le Conte de GRIMM N° 10: *Das Lumpengesindel*; vgl. J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 75 ff. — ³⁰⁷) Le xēvīā (Aj.) ou xēvīā (Vd) est le *clavier* (*clavariu*), ou margailler. — ³⁰⁸) C'est le mot habituel pour les *coquilles de noix*. — ³⁰⁹) Littéralement: *tu reboules*. Le mot *rbōlē* signifie: *redresser les quilles*, « *requiller* »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « *perdre la tête* », quoiqu'on dise familièrement: *t' pīā lē bōl* = *tu perds la boule*!

ĕ lē fōrē dē lē pākūz³¹⁰) ā lō d'
lē tχōjēn; mē lē bōr vlē kūtxiā dvē
l'ōtā, vā lē mājnāt ā txī.

4. ā lē pwēt dī djō, lō pū rēvwāyē
lē djērēn. ĕ mēdjēn l'ūā, ĕ pōē txēpēn
lē krōtx ā twēnā.

ĕl āpitχēn l'ēpdīyā dē ī pānmē³¹¹),
ĕ pōē l'ēdyōyā dē l'fōtōyā dī kābārtiā,
ĕ pōē ĕ s' sāvēn ĕvō lē bōr k' lē
vwāyē pēsē.

5. lē servāt s' yōēv pō fēr lō dē-
djūnō; ĕl nā sēvē fēr dā fūā. lō mētr
vōñē ā pēsē; ĕ sērē sē mē txū sī
pānmē, ĕ pōē ĕ s'ēgrēfīnē tō lē mē;
ĕ sēñē kōm ī būā.

ĕ s' lēxē txwā txū sō fōtōyā, mē
ĕ s' ryōvē ā pū vīt: l'ēdyōyā s'ētē
pyētē ātrā pē k'ā sē fidyūr.

ĕ dāvīzē³¹²) k' s'ētē lō pū k' ēvē
djūā sē tō lī, tχē lē sērvāt vōñē y
dīr k' tō sē vwāyēdjū dā ptēt rēs
ētī pētī.

ĕ djūrē dālī kō dā stō sūātx lī, ĕ
n'ā vlē pū djmē pār pō lōdjīā.

Il les fourra dans la buanderie à
côté de la cuisine; mais le canard
voulut coucher devant la maison,
vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq
réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf,
et puis jetèrent les coquilles au four-
neau.

Ils plantèrent l'épingle dans un
essuie-main, et puis l'aiguille dans le
fauteuil du cabaretier et puis ils se
sauvèrent avec le canard qui les vit
passer.

5. La servante se lève pour faire
le déjeuner; elle ne savait faire de
feu. Le maître vint à passer; il serra
sa main sur cet essuie-main, et puis
il s'égratigna toute la main; il sai-
gnait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil,
mais il se releva au plus vite: l'aiguille
s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui
avait joué ces tours-là, quand la ser-
vante vint lui dire que tous ces voya-
geurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là,
il n'en voulait plus jamais prendre
pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).

³¹⁰) La *pākūz* (All. *Backhaus*) est la *buanderie*, qui renfermait parfois aussi le *four*. Mais dans bien des maisons, le four se trouvait à la cuisine. — Dans le vieux temps, on mettait, à la *pākūz*, des planches sur lesquelles les poules allaient se percher en hiver, pour être au chaud. — ³¹¹) Comme dans les autres patois romands, l'*essuie-main* se dit: *pānmē*. Le verbe *pānē* (*pan-nare*) = *essayer, torcher*. — ³¹²) Le verbe *dāvīzē* signifie non pas *deviser, parler* (*djāzē*), mais *deviner*.